

 L'ART EN CHEMIN

présente

Ailleurs

Une nouvelle inédite

de

Bernard Pignero

© Bernard Pignero 2018

J'étais bien décidé à ne plus quitter mon village. Depuis la mort de ma femme – je me prétends abusivement veuf, mais nous étions divorcés depuis deux ans – j'ai réussi à retrouver un semblant d'équilibre sentimental en faisant la part de ma culpabilité dans mon inconfort moral compensé tant bien que mal par un confort matériel que l'on m'envie. Mes sœurs, toutes deux incurables parisiennes, fondent d'émotion devant ma petite maison et son jardinet de roses anglaises ; elles louent le calme de ce bourg picard et envient peut-être ma solitude (mes deux beaux-frères sont estimables, mais un peu ternes l'un et l'autre). Notre vieille maman déplore trop l'éloignement de sa propre retraite méridionale pour apprécier à sa juste valeur ma paisible relégation dans le pays de feu mon grand-père qu'elle n'aimait guère. Mon fils est hors de cause : il m'envoie un mail de Singapour, de Canberra ou d'Oulan-Bator tous les trois ans et n'a pas dû prendre acte de mon exil. Mes amis – je les compte sur les doigts d'une main, mais peut-être se croient-ils plus nombreux – ne manquent pas de célébrer ma sagesse. Mon jeune et bouillant éditeur accepte mes manuscrits sous réserve que je participe tant soit peu à la promotion de mes livres, lesquels ne suscitent jamais un engouement médiatique de nature à m'imposer de nombreux déplacements ni à devoir révéler aux magazines people que ma vie privée est beaucoup moins glamour que celle de mes héros. Enfin mes voisins, cordialement disposés à partager une tasse de café ou un verre de bière pourvu que je ne manifeste pas d'exigences mondaines en retour, me conseillent utilement sur la taille de ma haie ou la mise en terre de mes bulbes de dahlias, ce qui établit indubitablement que je suis accepté dans le village. Mais je n'y serai véritablement admis qu'inhumé dans le nouveau cimetière dont l'ordonnancement rectiligne me ferait regretter le petit enclos, hélas saturé, jouxtant l'église romane (monument classé à l'inventaire supplémentaire) et surtout délicieusement ombragé, si j'avais le moindre intérêt pour ma future dépouille. Ainsi établi sur des positions imprenables, j'étais donc résolu à savourer en ermite rustique et définitivement sédentaire la grosse décennie que l'espérance de vie moyenne m'accorde encore.

Or il s'est passé qu'invité à un de ces colloques littéraires auxquels je n'ai pas pu me dérober et que mon éditeur tenait à ce que « j'honore de ma présence » faute de pouvoir s'y faire représenter par un des quelques médiatiques abonnés aux best-sellers qui assurent la pérennité de sa maison, j'y ai rencontré Alexandru un jeune homme (35/40 ans) de nationalité roumaine qui se fait appeler Alex dans un souci de cosmopolitisme. Alex est professeur de français et, si j'ai bien compris, de latin et d'italien à Craiova, ville moyenne de Roumanie (environ 260 000 habitants) située à quelque 200 km à l'ouest de Bucarest. Il se trouvait à Paris pour un salon du livre qui a choisi la Roumanie comme invité d'honneur. Ce colloque auquel nous assistions tous deux lui a sans doute permis de croire que j'étais, sinon une sommité des lettres françaises, du moins un auteur important – je le suis effectivement pour une petite vingtaine de mes proches – et à moi qu'il était un représentant éminent du Pen-club roumain. Je suppose en fait qu'il s'était habilement débrouillé pour se faire payer un petit séjour en France afin d'y polir les aspérités de son délicieux accent et surtout de mettre à jour son lexique des scies langagières inaugurées depuis sa dernière immersion dans le baptistère de la francophonie.

Je ne suis pas, à proprement parler, tombé amoureux d'Alex, mais j'ai été incontestablement séduit par son charme, à savoir, si on ouvre ce mot valise, une stature massive, mais légère, une intéressante laideur, un rapport sourire/regard malicieux et indulgent et un enthousiasme communicatif pour des sujets qui ne m'ont pas souvent enthousiasmé, mais plus que tout, une douceur veloutée et pourtant légèrement râpeuse de sa voix de ténor ou de baryton Martin à laquelle j'ai été encore plus sensible lorsqu'il s'exprimait à ma demande dans sa langue maternelle, non que j'en fusse instruit, mais parce que je lui ai demandé plusieurs fois, pour le seul plaisir de l'écouter parler, de me dire en Roumain ce qu'il peinait à exprimer en français. Il faut préciser que nous avons parlé presque toute une nuit après que les derniers applaudissements aux orateurs ont donné le signal de la clôture du colloque et que nous avons pu rejoindre le bar de son hôtel pour y consommer notre amitié naissante et quelques whiskies, si bien qu'après quelques verres, je n'étais plus très sûr de ne pas comprendre cette langue si proche du latin et donc de la mienne.

Est-ce que le coup de foudre, tout cérébral, je tiens à le préciser, a été réciproque ? La suite tend à le prouver. Le déclenchement s'est produit lors d'une suspension de séance lorsque mon voisin d'amphi, en se présentant, m'a révélé parmi ses multiples activités littéraires qu'il était en train de traduire du persan en roumain le Divân de Hâfez de Chiraz et qu'en déclinant à mon tour mes états de service, j'ai mentionné que je citais le grand poète dans mon dernier ouvrage, étant moi-même un

lecteur assidu de ses étonnants ghazals. Je n'en suis qu'à la lecture du soixante-sixième sur les quatre cent quatre-vingt-six que compte le Divân, mais la traduction d'Alex n'avait atteint alors que le vingt-deuxième ghazal. Bref, nous étions déjà presque parents, lui ayant l'avantage insigne de lire le persan et moi celui d'une légère avance dans la lecture de la traduction française de Fouchécour dont il m'a avoué que les commentaires nourrissaient également son exégèse.

Sur la base de cette connivence, nous avons abordé au cours de cette nuit mémorable tous les sujets qui pouvaient nous réunir fraternellement ou, à défaut, nous opposer sur un mode constructif. Des heures exaltantes y ont été employées à l'issue desquelles, bien entendu, je lui ai dédié mon dernier roman et lui en ai même offert deux autres exemplaires qu'il destinait à des amis proches. J'avais profité de mon passage chez mon éditeur pour lui en soutirer quelques-uns en service de presse. Puis j'ai repris la route dans les premières lueurs de l'aube, épuisé, mais ému de cette rencontre d'autant plus précieuse qu'elle était vouée à être sans lendemain.

J'ai donc retrouvé mes activités routinières, alternant des travaux de jardinage et d'écriture, de grandes plages de lecture destinées à tenter désespérément de combler les lacunes de ma culture classique et a fortiori moderne, y compris en me levant à cinq heures du matin pour écouter les retransmissions des leçons du Collège de France, et subséquemment de rêveuses somnolences devant la télédiffusion de documentaires animaliers. Parfois, un pincement au cœur me rappelait Alexandru en me faisant mesurer l'absurdité de la condition humaine qui condamne des êtres que tout devrait réunir à vivre séparés par des distances, des frontières et, de surcroît, par l'âge.

Deux mois après – la blessure de cette rencontre était presque cicatrisée – j'ai reçu un long courriel d'Alex m'apprenant qu'il faisait étudier mon roman par ses élèves de classe terminale et me soumettant plusieurs questions que ses grands adolescents avaient posées et auxquelles il ne voulait pas répondre sans avoir l'avis de l'auteur. Alex ajoutait que le mieux serait, selon lui, que j'intervienne directement dans son cours en me rendant en Roumanie où il serait heureux de me recevoir chez lui avec sa femme, professeur elle aussi et qui brûlait de me connaître, et ses jeunes enfants.

Il n'en était évidemment pas question. Plus de deux mille kilomètres pour moi qui hésite à en faire cinquante ! Et puis quitter mon village pour une telle aventure ! Pour retrouver un type que je n'ai vu qu'une fois et pour aller envahir une famille roumaine ! Et d'ailleurs que dirais-je de plus à ses élèves s'ils ne trouvent pas la réponse en eux-mêmes en me lisant ? Alors que mon éditeur me téléphonait pour me signaler un entrefilet élogieux sur mon bouquin dans un journal du soir, je lui fis part de cette invitation et de mes regrets de devoir la refuser.

« Ah, c'est ça, me dit-il, on m'avait effectivement signalé une commande d'une vingtaine d'exemplaires pour la Roumanie, pour Craiova justement. Je me demandais...

- Je n'ai pas encore répondu, avouai-je. Comment lui dire que je n'ai nullement l'intention d'aller voir ailleurs si j'y suis ?

- Mais tu es déjà là-bas puisque ton livre y est, observa-t-il. Quant aux deux mille kilomètres, ce doit être l'affaire d'un peu plus d'une heure. Si je ne me trompe, tu as des vols directs Beauvais-Craiova... ».

Le plus étrange est que je n'ai pas tergiversé plus d'une heure. Je sais pourtant que je mets en péril tout l'équilibre que j'ai eu tant de mal à établir. Nous atterrissons dans quelques minutes à l'aéroport international de Craiova. La température est de vingt-et-un degrés. Temps légèrement voilé, mais sec... Est-ce que je vais seulement reconnaître Alex ? Est-ce qu'il sera là ? Est-ce qu'il va me reconnaître ? Dans mon dernier livre, mon héros dit : « Le premier être que je croise en débarquant dans un port, c'est moi-même. C'est cet étranger familier que j'essaye de semer... »

Bernard Pignero



Ce QRcode vous permet d'accéder au site :

www.lartenchemin.com

où vous pouvez retrouver et télécharger gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin

Suivez l'actualité des artistes de L'Art en chemin sur la page Facebook : « L'Art en chemin »